Quatre mois que je me tournais les pouces : vive les stages de fin d'études ! Avec le recul, je comprenais mieux pourquoi j'avais réussi à trouver le mien à la dernière minute. Contrairement à tous mes camarades d'école de commerce, prêts à turbiner comme des malades, je ne l'avais pas cherché dans l'idée de me défoncer pour décrocher mon premier CDI. J'étais partisane du moindre effort et je savais ce que j'aimais : manier mes deux langues – le français et l'anglais – et permettre aux gens de communiquer entre eux. J'adorais parler. Plus bavarde que moi, ça n'existait pas. À force de mettre mon nez dans l'annuaire des anciens de l'école, j'étais tombée sur les coordonnées de cette agence d'interprètes dans le milieu des affaires, j'avais envoyé mon CV, eu un entretien avec l'assistante du patron, et le problème avait été réglé. Mais franchement, qui aurait voulu de cette planque pour obtenir son diplôme ? Je devais être la seule et l'unique à y trouver de l'intérêt, puisque c'était le « stage photocopies » par excellence, sans un centime d'indemnité, alors que les autres touchaient un peu d'argent chaque mois. Les avantages – non négligeables : aucune responsabilité, pas d'obligation de porter un tailleur, pas d'horaires tardifs non plus, et la possibilité de boire des cafés gratuits et de retrouver toute la petite bande pour l'Happy Hour !

Dans une autre vie, ç'aurait pu être intéressant d'y bosser, pour la bilingue que j'étais.

Ce jour-là, je n'avais pas les yeux en face des trous. Nous avons fait la fête toute la nuit, et je n'avais que deux petites heures de sommeil au compteur, dans le clic-clac pourri de ma sœur, dont les ressorts m'avaient martyrisé le dos. Bien qu'arrivée avec plus d'une heure de retard, j'avais, semble-t-il, réussi à passer inaperçue en allant me planquer dans le placard à balais qui me servait de bureau. Dans l'après-midi, alors que je luttais pour ne pas m'endormir, la secrétaire du patron, perchée sur ses talons de pétasse, arriva vers moi, un sourire diabolique aux lèvres ; cette bonne femme frustrée allait encore me refourguer ses corvées.

– Va servir des cafés dans le bureau de Bertrand.

– Non, je suis occupée, là. Ça ne se voit pas ?

– Vraiment ?

Elle me sourit méchamment, puis regarda ses ongles manucurés, avant de reprendre, l'air de rien :

– Ah, dans ce cas, dès que tu auras fini ta mission si importante, il y a cinq dossiers à relier qui t'attendent, je ne vais pas avoir le temps de le faire.

La tuile ! J'étais une vraie quiche avec la bécane à relier. Je penchai la tête sur le côté et lui renvoyai un sourire aussi bête que le sien.

– OK ! Je les fais, ces cafés, c'est plus raisonnable, les tiens sont vraiment dégueulasses. Il ne faudrait pas contrarier le patron.

Vexée, raide comme un piquet, elle me fixa tandis que je me levais en lui faisant une grimace de sorcière, langue tirée.

Dix minutes plus tard, un plateau entre les mains, concentrée pour éviter de me rétamé devant tout

le monde, je donnai un coup de fesse tout en soupirant pour ouvrir la porte du bureau du boss, quand un effluve de téquila se fraya un chemin jusqu'à mon nez ; je puais encore l'alcool de la veille.

En pénétrant dans la pièce, à travers mes cils, je jetai un regard aux quatre hommes en costard-cravate, leurs mines sérieuses et empruntées me donnèrent envie de rire. Je déposai devant chacun sa tasse. À croire que j'étais transparente, aucun ne se fendit d'un petit « merci » pour mon service impeccable. Je pris deux secondes, attendant toujours mon bon point, et j'en profitai pour tendre l'oreille, piquée par la curiosité. S'occupaient-ils de régler le problème de la faim dans le monde pour ne pas être capables d'un minimum de politesse ? À première vue, non. En revanche, le patron venait de se planter royalement en s'emmêlant les pinceaux avec des homonymes en anglais. Et ça se disait interprète ! *Faut tout leur apprendre !* Ni une ni deux, je fis les trois pas qui me séparaient de lui, posai ma main sur son épaule et lui glissai fièrement à l'oreille une solution à son contresens. Ses doigts tapotèrent nerveusement le bois de la table.

– Dehors la stagiaire ! siffla-t-il entre ses dents en me lançant un regard noir.

Je me reculai d'un bond, fis un sourire de godiche, que j'offris à tous, et quittai la pièce comme si j'avais le feu aux trousses. Une fois la porte du bureau refermée derrière moi, je m'y adossai en soupirant et en riant. Bon, au moins il savait que j'existais maintenant. *Mais mon Dieu, quelle conne !* Je devrais apprendre à me la fermer parfois.

Deux mois plus tard, la délivrance enfin. Ce maudit stage touchait à son terme. Évidemment, certaines conversations épiées derrière une porte – il fallait bien

s'occuper – avaient tout de même suscité mon intérêt. Le patron et ses trois interprètes semblaient être les rois du pétrole auprès de leurs clients – du beau monde dans le milieu des affaires –, ça avait l'air excitant leur job. De ce que j'avais compris, ils rencontraient des tas de gens intéressants dans des milieux très différents. Ça me plaisait bien, limite, ça me titillait. Enfin... plus que quelques minutes et c'étaient les vacances. Et surtout je pourrais enfin me lancer dans la préparation de mon grand projet, dont je n'avais encore parlé à personne. Je voulais prendre une année sabbatique et vadrouiller aux quatre coins du monde, sac au dos, avant de songer à un quelconque avenir professionnel. J'avais envie de voir du pays, de rencontrer des gens, de profiter de la vie et surtout de m'amuser. À 18 heures, après avoir récupéré l'attestation de stage signée auprès de la secrétaire frustrée du patron, j'étais prête à partir. Je faisais un dernier tour de mon placard, hésitant à chouer quelques stylos et un bloc-notes.

– La stagiaire, dans mon bureau !

Je sursautai. Que me voulait le big boss ? Une chose était certaine ; je n'allais pas recevoir un petit chèque de remerciements pour bons et loyaux services. Depuis mon coup d'éclat, j'avais rasé les murs à chaque fois que nos chemins s'étaient croisés, préférant éviter une nouvelle engueulade. À quelle sauce allais-je être mangée ? Lorsque je pénétraï dans son bureau, le grand manitou tapait frénétiquement sur son clavier. Je restai piquée debout devant son bureau sans trop savoir où me mettre, tripotant mes mains, me sentant pour la première fois totalement ridicule et décalée avec mes magnifiques Puma aux pieds et mes cheveux roux coiffés version sauvageonne.

– Ne restez pas plantée là devant moi ! me dit-il sans lever les yeux.

Désolée, je suis attendue

Je posai mes fesses sur le rebord du fauteuil en face de lui. Toujours sans me regarder, il enchaîna :

– C'est votre dernier jour ici d'après ce qu'on m'a dit, et vous avez fini vos études.

– Yep, monsieur.

Il tiqua en m'entendant dire « monsieur ». Aurait-il des problèmes avec son âge ? Au fond de moi, j'avais bien envie de rire ! Ah, la crise de la quarantaine !

– Je vous attends ici lundi à 9 heures.

Pour la première fois, il daigna me regarder.

– Pour quoi faire ? lui répondis-je sans même m'en rendre compte.

Il haussa un sourcil, circonspect.

– Je doute que vous ayez déjà trouvé du boulot ailleurs. Je me trompe ?

Il me proposait un job, et il ne plaisantait pas, en plus ! Je n'y comprenais rien. Je me trémoussai sur mon siège. *Pourquoi moi ?* Je n'avais rien foutu pendant six mois, à part une merveilleuse boulette !

– Vous pouvez y aller, maintenant.

– Euh... bah... d'accord... merci, finis-je par dire en esquissant un sourire coincé.

Je quittai mon bout de fauteuil, avec l'impression de le faire au ralenti, puis me dirigeai vers la porte, mais il me retint au moment où je posais la main sur la poignée :

– Yaël !

Tiens, il connaît mon prénom.

– Oui.

Je me tournai, et le découvris soudain bien calé au fond de son fauteuil.

– Trois choses : deux recommandations et une question. Les recommandations pour commencer : ne me refaites plus le coup de la dernière fois et mettez-vous au travail.

L'horreur, je venais de me prendre un avertissement comme au collège !

– Promis, lui répondis-je en essayant d'avoir une mine désolée.

– La question : d'où tenez-vous un anglais aussi subtil ?

Je me redressai comme un petit coq de combat, et lui décochai un sourire carnassier.

– Je suis née comme ça !

Il arqua un sourcil. *Il est bête ou quoi ?* Il fallait tout leur expliquer aux vieux.

– Ma mère est anglaise. Mon père a eu l'idée de finir ses études d'archi en Angleterre...

– C'est bon, épargnez-moi l'histoire du hamster et de la grand-mère, j'en sais assez. Et vous, vous en saurez plus sur votre poste la semaine prochaine. Bon week-end, et n'oubliez pas, lundi, soyez à l'heure ! Je ne tolérerai plus aucun retard à partir de maintenant. Et par pitié, changez de tenue...

Sans plus se préoccuper de moi, il retourna à son écran. Avant de partir, je repassai dans mon placard à balais récupérer mon sac. Comme un automate, à moitié sonnée, je pris le métro et m'écroulai sur un strapontin. Qu'est-ce qui venait de me tomber sur la tête ? J'étais embauchée pour un poste que je ne connaissais pas, en n'ayant rien fait, et surtout sans le vouloir. Je n'avais pas envie de travailler. Et puis, l'ambiance était pourrie, personne ne riait jamais dans cette boîte. Ce Bertrand ne m'avait même pas demandé mon avis. Après tout, je n'avais rien signé, personne ne me forçait à y retourner lundi. Ce type ne viendrait pas me chercher chez moi par la peau des fesses pour m'obliger à bosser. Mes projets de voyage partaient en fumée... À moins que je saisisse l'occasion de me faire un peu d'argent pour vadrouiller sac au dos plus longtemps que prévu dans quelques mois,

après avoir démissionné. Qui m'en empêcherait ? *Personne*. Hors de question que mes parents me payent mon tour du monde, ils avaient déjà bien assez banqué pour mes études, je ne voulais pas vivre plus longtemps à leurs crochets. Je décidai de me pointer le lundi suivant dans le bureau du patron pour savoir au moins combien il comptait me payer. En réalité, ce job tombait du ciel ! Je me levai d'un bond quand le métro s'arrêta à Saint-Paul, et bousculai les autres passagers pour sortir de la rame. Je montai quatre à quatre l'escalator, et c'est en sautillant que je rejoignis notre QG, *El País*. Nous y avions établi notre camp de base très peu de temps après le début de nos études. Son premier avantage était d'être tout près de l'école, où je pouvais faire des passages éclair, histoire de me montrer et d'entretenir la légende sur mon assiduité en cours. Ensuite, ce rade ne payait pas de mine, et ça nous correspondait : on se moquait qu'il soit branché, à la mode. Il avait un petit côté crade, pas installé, avec des tabourets de bar branlants et une télé au-dessus du bar. Seul l'équipement de musique top assurait l'ambiance. On y était bien. Le patron et son barman s'étaient pris d'affection pour nous ; nos histoires, nos porte-monnaie remplis de bigaille, nos courses poursuivies pour attraper le dernier bus les faisaient rire. Ce bar était une extension de nos appartements respectifs, et notre troupe faisait partie des meubles. Je me collai à la devanture et fis une grimace à tout le monde avant de pousser la porte, survoltée.

– Fiesta tout le week-end ! braillai-je, les mains en l'air.

– Comme si c'était une grande nouvelle, me rétorqua Alice du haut de son tabouret.

En riant comme une folle, je sautai au cou de ma sœur et la broyai contre moi. Elle se rattrapa au comptoir, nous évitant de nous affaler sur le carrelage.

– J’ai trouvé un boulot ! hurlai-je dans ses oreilles.

Elle me repoussa et me regarda, les yeux exorbités, à la façon du loup de Tex Avery.

– Parce que tu cherchais un job ?

– Non ! Mais je l’ai quand même !

– Ça promet !

Tout le monde se jeta sur moi. Notre petite troupe s’était formée ces dernières années. D’abord grâce à Alice, lorsqu’elle s’était amourachée de Cédric : elle était en histoire, lui en philo, ils étaient faits pour se rencontrer, aussi calmes, timides et posés l’un que l’autre. De mon côté, mon bac en poche, un an après ma sœur, j’avais opté pour le confort d’une école de commerce dont les trois quarts des cours étaient délivrés en anglais. En première année, j’y avais rencontré Adrien, atterri là après des années de fac foireuses. Pas d’histoire d’amour entre nous, mais plutôt des bringues, des rires, des nuits blanches, et des cours séchés. Du jour au lendemain, il s’était rangé ; au détour d’une rue, il avait trouvé l’amour en la personne de Jeanne, vendeuse et mère célibataire. Il avait tout pris : le piercing sur la langue, le caractère bien trempé, et Emma, sa fille d’un an, sans pour autant perdre une miette de son humour (lourd), ni sa passion immodérée pour la fête. Et ce n’était pas l’arrivée de Marc qui avait diminué le nombre de nos bringues. Alice et Cédric l’avaient rencontré à la fac. Il était en histoire de l’art, ou plus exactement, il y était inscrit. En gros, il y allait quand il y pensait, toujours les mains dans les poches, sans jamais prendre de notes. De toute façon, s’il avait besoin de cours, il avait, aux dires de ma sœur, une armée de groupies prêtes à se dévouer pour lui donner des cours particuliers. Son air de feignant rêveur, décalé, un brin mystérieux, les faisait tomber comme des mouches. Il restait très secret sur ses conquêtes, mais il semblait assez indifférent à l’effet qu’il

Désolée, je suis attendue

produisait sur les filles, pour ce que j'avais pu observer, puisque nous étions toujours fourrés ensemble tous les deux. Sauf que ce soir-là, il manquait à l'appel.

– Où est Marc ? demandai-je après m'être libérée de l'emprise des autres.

– Je ne sais pas ce qu'il fout ! me répondit Adrien. Il arrive toujours en premier, d'habitude.

Je sortis mon portable de ma poche, j'en étais toute fière, c'était mon premier !

– Je vais l'appeler.

Marc vivait chez son grand-père depuis qu'il était étudiant à Paris, laissant la vie de province à ses parents, en Touraine. Évidemment, personne ne décrocha. Son grand-père était un véritable courant d'air, le peu de fois où nous étions passés chez lui, nous n'avions fait que le croiser. C'était un original, toujours prêt à partir en vadrouille pour traquer la pépète, disait-il avec un regard espiègle. Quand nous demandions à Marc ce qu'il fabriquait, il haussait les épaules en nous disant que son Abuelo, comme il l'appelait, était un chasseur de trésors. Ce qui invariablement déclenchait rires et moqueries, puis nous passions à autre chose. Le peu de minutes où nous le voyions, il avait toujours un mot gentil pour nous, tandis que son regard nous sondait. J'avais parfois l'impression qu'il me connaissait par cœur, alors que nous n'avions jamais échangé plus de dix mots.

– Il va finir par se radiner, me dit ma sœur, me faisant revenir sur terre. Raconte-nous ton boulot ! C'est quoi cette histoire ?

Je leur traçai les grandes lignes de ma convocation dans le bureau du big boss, un œil sur l'entrée du bar.

– Yaël, tu as un gros problème ! m'annonça Jeanne.

Je tournai vers elle un visage surpris, ma pinte à la main. Elle affichait un sourire vicieux.

– Quoi ?

Je bus une gorgée ; je ne voyais pas où elle voulait en venir.

– Il faut que tu te sapes ! Tu n’as plus le choix ! Fini, les Pumas et les jeans. Ça devient sérieux !

Je recrachai ma bière en aspergeant le comptoir. Alice applaudit et s’esclaffa avec Jeanne, qui percuta tout de suite.

– Génial, on va jouer à la poupée avec toi, demain !
Quelle horreur !

– Non ! m’écriai-je. Je ne veux pas me déguiser !

– Qui t’a parlé de ça ? me rétorqua Jeanne. Je vais te trouver des tailleurs et des escarpins à la boutique. Ça fera l’affaire !

Je fis la lippe.

– Jamais, jamais je ne mettrai de talons.

Tout le monde éclata de rire en voyant ma mine, sourcils froncés et bouche pincée.

– Il se passe quoi ici ?

À l’instant où j’entendis la voix grave de Marc qui semblait toujours annoncer une catastrophe, j’oubliai mon problème vestimentaire, et me tournai vers lui à nouveau détendue et souriante. Il arriva nonchalamment, serra la main du barman et déposa son tabac à rouler sur le comptoir. Puis il vint derrière moi, passa son bras au-dessus de mon épaule et chipa ma pinte, dans laquelle il but une grande rasade de bière, en me faisant un clin d’œil.

– Bon, alors, qui me répond ? On fête quoi ? insista-t-il.

– J’ai un job, lui répondis-je, un grand sourire aux lèvres.

Il me fixa, franchement surpris.

– Et c’est une bonne nouvelle ? Tu veux bosser, toi ?

– Non, je veux pas bosser, mais bon, on me l’a gentiment proposé, je ne pouvais pas refuser ! lançai-je en éclatant franchement de rire. (...)

Dix ans plus tard...

Le couloir moqueté possédait un avantage ; en étouffant le bruit de mes talons tandis que je faisais les cent pas, la migraine provoquée par ma sœur ne s'aggravait pas. Je lui répondais par monosyllabes, pour économiser mon énergie, alors qu'elle continuait à piailler, refusant visiblement de prendre en considération le temps qu'elle me bouffait. J'étais attendue en réunion, et Alice, ne comprenant pas que je puisse encore travailler à 19 h 30, me tenait le crachoir depuis cinq minutes, et insistait lourdement pour que je vienne chez elle. Impossible de m'en dépêtrer !

– Yaël, je t'en prie, viens dîner à la maison, les enfants te réclament. Ça fait des semaines qu'on ne t'a pas vue.

Je levai les yeux au ciel en serrant les dents.

– Combien de fois va-t-il falloir que je te l'explique ? J'ai du...

– Travail, me coupa-t-elle, exaspérée. Oui, je sais ! Tu n'as que ce mot-là à la bouche !

Première nouvelle. Si elle avait vraiment su, elle ne m'aurait pas appelée pour me parler de ses gosses ! Je cessai de marcher et serrai le poing.

– Exactement, et là, tu me mets en retard ! Je suis attendue. À plus tard.

J'appuyai sur mon oreillette sans lui laisser le temps d'en placer une. J'inspirai profondément pour me calmer et chercher la concentration dont j'avais besoin. Une fois mon rythme cardiaque un minimum apaisé, je me dirigeai vers la salle de réunion et poussai la porte, l'air le plus neutre possible.

– Désolée, j'étais retenue.